

Des langues qui résonnent. Hétérolinguisme et lettres québécoises de Rainier Grutman

Caroline Loranger

Numéro 273, automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94624ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Loranger, C. (2020). Compte rendu de [*Des langues qui résonnent. Hétérolinguisme et lettres québécoises* de Rainier Grutman]. *Spirale*, (273), 90–92.

DÉLIER LES LANGUES

DES LANGUES QUI RÉSONNENT. HÉTÉROLINGUISME ET LETTRES QUÉBÉCOISES

RAINIER GRUTMAN

Classiques Garnier, 2019, 359 p.



En 1997, Rainier Grutman introduisait le concept d'hétérolinguisme pour interroger la coprésence des langues dans les œuvres de la littérature québécoise du XIX^e siècle. Plus opérant que la notion de bilinguisme (particulièrement connotée au Canada) et permettant, contrairement à celle de diglossie, de rendre compte de rapports linguistiques autres que le conflit entre le français et l'anglais, l'hétérolinguisme tentait de comprendre les nouages entre les langues au sein des premières œuvres du corpus littéraire québécois et, surtout, à souligner que leurs interactions ne visaient pas uniquement à provoquer des effets de réel. Les langues – c'est-à-dire les différentes variétés de français et d'anglais, mais aussi le créole, les idiomes autochtones et le latin antique et liturgique – se trouvaient plutôt « *textualisées* » et médiées par le matériau littéraire. Dans ce contexte, Grutman affirmait qu'il était possible de « *considérer le recours aux langues et idiomes étrangers comme une "stratégie textuelle"* » dont la compréhension permettrait de mettre au jour les systèmes axiologiques à l'œuvre dans les romans des deux Philippe Aubert de Gaspé (le père et le fils), de Patrice Lacombe, de Georges Boucher de Boucherville, de Napoléon Bourassa, dans l'histoire de François-Xavier Garneau et dans les contes de Joseph-Charles Taché, d'Henri-Raymond Casgrain, d'Honoré Beaugrand et de Louis Fréchette. En se servant notamment du modèle tétraglossique établi par Henri Godard pour comprendre les différentes fonctions (référentielle, véhiculaire, vernaculaire et mythique) des langues dans le contexte sociolinguistique québécois, Grutman explicitait les tensions et les conflits entre les langues.

Quelque 20 ans après la parution originale de son essai chez Fides, Grutman propose maintenant une réédition de son ouvrage. Cette nouvelle mouture garde sensiblement la même structure que celle de 1997, mais est finement remaniée et augmentée. La fortune du concept d'hétérolinguisme se ressent dans le changement du sous-titre de l'essai, qui se lisait « *L'hétérolinguisme au XIX^e siècle québécois* » en 1997 et qui devient « *Hétérolinguisme et lettres québécoises* », formule plus assertive qui ne met plus l'accent sur la période étudiée, mais plutôt sur le corpus. Grutman rend également compte de l'utilisation qui a été faite de l'hétérolinguisme dans les travaux des chercheurs et des chercheuses qui l'ont suivi, dans des domaines allant de l'étude des littératures francophones d'Amérique aux études postcoloniales, en passant par la traductologie, enrichissant du même coup sa propre perspective sur les œuvres étudiées.

DÉTERRITORIALISATION D'UN CONCEPT CLÉ

Cette publication aux éditions Classiques Garnier souligne l'importance de la contribution de Rainier Grutman à l'étude des représentations des langues en littérature. Premier titre de la collection « Littérature québécoise », dirigée par les professeurs Élisabeth Nardout-Lafarge (Université de Montréal) et Alessandra Ferraro (Università degli Studi di Udine) et faisant partie de la « Bibliothèque francophone » de Garnier, cette réédition ne s'adresse plus seulement à un public québécois, mais aux francophones, bien qu'elle soit certainement destinée d'abord et avant tout au public européen. Grutman l'écrit d'entrée de jeu dans son introduction : ce changement de public requiert l'ajout d'explications et de clarifications pour permettre aux « *lecteurs européens* » (il n'est pas tout à fait anodin que ce terme ait été choisi, et non celui de « francophones ») de mieux saisir la réalité historique et sociolinguistique québécoise. L'introduction s'attarde conséquemment plus longtemps sur la présentation des principaux enjeux du bilinguisme au Canada et au Québec, et les remarques ponctuelles sur le contexte sociolinguistique québécois sont plus présentes au fil des chapitres. On retrouve néanmoins le ton et certainement l'humour de Grutman dans cette nouvelle édition. Le chercheur n'hésite pas à mettre en scène le langage dans son ouvrage, faisant affleurer l'hétérolinguisme dans son texte en soulignant l'utilisation qu'il fait lui-même d'une locution latine ou en n'hésitant pas à affirmer vouloir voir « beyond bilingualism ».

De manière plus importante, ce changement de destinataire provoque, spécialement pour la lectrice ou le lecteur québécois, l'impression de relire sa propre histoire, de réinterroger son propre rapport à la langue à travers une lorgnette bien différente, d'un point de vue européen. L'hétérolinguisme est un outil intéressant pour penser le rapport entre les langues, en particulier dans des pays plurilingues, ou encore ceux où subsistent des différences importantes entre les parlers vernaculaires et la langue standard référentielle, c'est-à-dire dans les « littératures mineures », pour reprendre l'expression consacrée de Deleuze et Guattari. Cette nouvelle édition de *Des langues qui résonnent*, à son tour déterritorialisée, devient alors une démonstration de l'application du concept d'hétérolinguisme à partir d'un exemple probant, celui de la cohabitation des idiomes dans la littérature québécoise.

LA QUESTION DE LA GÉNÉRICITÉ

À la sortie du livre en 1997, Pierre Rajotte avait critiqué le choix du chercheur de s'en tenir à des œuvres littéraires dans son analyse, en postulant que celui-ci allait « *un peu à l'encontre de l'histoire littéraire qui nous invite à réexaminer le passé littéraire, en tenant compte de la conception très large qu'on avait du littéraire au XIX^e siècle* ». La présence d'un seul essai, *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours* de François-Xavier Garneau, ne trouvait pas de justification aux yeux de Rajotte, puisqu'à l'époque, près des trois quarts de la production littéraire prenait cette forme.

Sans prendre en compte un nombre plus grand de textes dans son analyse ni justifier explicitement son choix de n'étudier que des œuvres littéraires, Grutman répond tout de même en quelque sorte à la critique de Rajotte dans cette nouvelle édition en ajoutant à son ouvrage des passages éclairants sur la question du genre littéraire au Québec, en particulier sur le roman. Reconnaisant que si « *la situation d'énonciation historique peut être partiellement reconstruite à l'aide de documents contemporains, [...] elle n'apparaît qu'en filigrane dans les textes, où elle est transposée et transformée dans et par des diégèses forcément fictionnelles* », Grutman prend également appui sur la distinction, dans la littérature anglaise, entre *novel* et *romance* pour réfléchir au type de roman qui s'écrit au Québec. Selon l'auteur, c'est davantage sous le signe de la *romance*, littérature d'imagination, que du *novel*, auquel il associe plutôt le courant réaliste, qu'il faudrait placer les œuvres québécoises du XIX^e siècle. Celles-ci brosseraient des tableaux imaginatifs, fabuleux et certainement idéalisés de la réalité sociohistorique québécoise (et par conséquent, des langues qui y circulent). Dans cette optique, il devient d'autant plus cohérent de se restreindre aux œuvres littéraires, dont la logique interne s'éloigne de celle des essais. Bien qu'il faille admettre que les essais ne reproduisent pas davantage la réalité linguistique d'une région que les romans, le processus de textualisation de ces deux corpus, leur hétérolinguisme, diffère.

UBI CONCORDIA, IBI VICTORIA

Prenant acte du fait que l'ensemble du corpus à l'étude (hormis deux textes de Louis Fréchette qui paraissent en 1905 et en 1907) a été publié pendant le règne de la reine Victoria (1837-1901), Grutman conçoit l'époque de parution des œuvres qu'il étudie comme la « *“période victorienne” des lettres québécoises* ». Si parler d'une période victorienne pour la littérature québécoise a quelque chose de subversif, surtout en tenant compte du fait que c'est à cette même époque que Lord Durham faisait ses déclarations mortifiantes sur ce peuple « *sans histoire et sans littérature* », il n'en demeure pas moins que cette appellation, en plus de découler d'une certaine logique historique, remet en perspective le conflit des langues qui s'y joue. Grutman avance qu'il s'agit d'une « *façon de rappeler l'insertion et l'inscription de la prise de parole en français dans le cadre de l'empire britannique* ». Penser cette époque comme la période victorienne de la littérature québécoise problématise également davantage le rapport de la littérature d'expression française à l'anglais, mais aussi au latin, qui est médié par l'anglais de Walter Scott en particulier dans les œuvres des Philippe Aubert de Gaspé (tant le père que le fils).

En 1997, Grutman distinguait trois séries d'oppositions (entre le français et l'anglais; entre le français standard et le français québécois; et entre le français québécois et l'anglais britannique d'abord, puis américain), et ne mentionnait donc pas la place pourtant importante du latin dans sa démonstration. La réédition souligne le « *rôle double (et parfois ambigu) du latin comme langue de l'Église catholique et comme langue du patrimoine classique* » au sein de ce système d'opposition. Cette restitution du latin est la bienvenue, surtout étant donné que celui-ci occupe le plus souvent la case de la langue « mythique » dans le modèle tétraglossique d'Henri Gobard, que Grutman transpose sur la société québécoise, fonction qui apparaît magnifiée dans cette réédition. Signe que le rapport à l'anglais s'est partiellement décomplexé au cours des 20 dernières années au Québec et que l'entreprise de Grutman pour « *dépolitiser le débat sur la cohabitation des langues (ou à tout le moins de ne pas l'enfermer dans un cadre exclusivement politique)* » a porté fruit, ce n'est en effet plus tellement l'étude du conflit entre le français et l'anglais d'une part, puis entre les variétés de français standard et québécois d'autre part, qui semble la plus fructueuse d'un point de vue analytique, mais plutôt la manière dont différentes langues – le latin d'abord, puis le parler vernaculaire québécois dans le conte en particulier – vont tour à tour occuper la fonction mythique dans la tétraglossie québécoise de l'époque. Ces considérations

permettent d'ouvrir la réflexion sur la performativité du langage (et des langues elles-mêmes) et sur le rôle de la textualisation des idiomes, de l'incantation latine à « *l'oralité feinte* » des conteurs fictifs dans la magnification des effets de langue.

ET WHAT ABOUT MAINTENANT ?

Dans ses remarques conclusives, Grutman fait trois constats, posant un regard non plus seulement sur la littérature québécoise du XIX^e siècle, mais aussi sur l'hétérolinguisme dans la production littéraire des années 1960 à 1990. Il rappelle que le français standard demeure « *[l']axe cardinal autour duquel pivotent toutes les pratiques linguistiques enregistrées par la littérature* », soutient que les rapports de force entre les différentes langues subissent une redistribution constante et déplore qu'« *on envisage encore trop peu l'anglais comme une ressource stylistique, soit comme autre chose que le signe d'une différence qui dérange* ». Ces « *perspectives prospectives* », pour justes qu'elles soient, semblent toutefois faire l'impasse sur la littérature des 20 dernières années, c'est-à-dire sur l'ensemble des œuvres qui ont précisément été publiées entre les deux éditions de *Des langues qui résonnent* (1997 et 2019). Ce choix de n'inclure aucune réflexion sur les textes de l'extrême contemporain demeure surprenant, surtout étant donné que l'anglais y sert parfois précisément de « ressource stylistique », bien que ce soit peut-être plus vrai dans la poésie que dans le roman.

Néanmoins, la réédition de *Des langues qui résonnent* renouvelle la proposition initiale de Grutman en faisant du concept d'hétérolinguisme un outil supplémentaire pour penser la décolonisation des lettres. En révélant l'axiologie à l'œuvre dans les textes par le biais de l'utilisation des langues, il peut en effet servir à remettre en perspective l'influence réelle des anciennes métropoles (et des langues qu'on y parle) dans les littératures mineures, mais aussi à révéler les dynamiques de dénégation des autres idiomes et d'oppression des locuteurs de ceux-ci qui existent en leur sein même. La relecture des œuvres emblématiques d'une littérature majeure au prisme de l'hétérolinguisme permet également de percevoir les instants de cohabitation et de partage des langues dans des corpus qui ont historiquement été lus comme unilingues, voire comme les parangons du génie de la langue nationale (présentée comme unique et unifiée). La reconnaissance de l'hétérolinguisme participe ainsi d'une volonté de revalorisation du plurilinguisme et du métissage linguistique dans l'œuvre littéraire, mais aussi en dehors de celle-ci. Pour classique que la notion d'hétérolinguisme soit devenue en littérature québécoise, elle revient, avec cette réédition, à l'avant-scène de l'actualité.